

## « Cinq caméras brisées », du film amateur au docu israélo-palestinien

Emad Burnat et Guy Davidi, co-réalisateurs du documentaire « Cinq caméras brisées » (Marie Kostrz/Rue89)

Installés dans un café à deux pas du Centre Georges Pompidou, où est diffusé leur documentaire « [Cinq caméras brisées](#) »<sup>[1]</sup>, dans le cadre du festival [Cinéma du réel](#)<sup>[2]</sup> [qui leur a décerné le prix Louis-Marcorelles], Emad Burnat et Guy Davidi attendent que j'installe ma caméra. Quand le trépied se casse en deux, Emad Burnat me propose immédiatement de tenter de le réparer.

Pendant sept ans, jusqu'en 2011, ce paysan du village de Bil'in, en Cisjordanie, a filmé le quotidien des habitants et de sa famille. Tout a commencé en 2004, lorsque son quatrième enfant, Jibreel, voit le jour.

Ses amis lui offrent une caméra pour l'occasion, mais les personnes qu'il filme vont largement dépasser le cadre familial. La naissance de son fils coïncide avec un autre événement important :

« Les manifestations contre la construction d'une clôture entre notre village et les colonies israéliennes des alentours ont commencé au même moment. J'ai tout de suite commencé à les filmer. »

### Jibreel grandit, les caméras aussi

Emad Burnat ne peut réparer sa caméra. Tant pis, on devra faire sans. L'homme entreprend alors de détailler le travail qu'il a effectué avec la sienne. Ou plutôt les siennes, car en tout cinq caméras, cassées les unes après les autres lors d'altercations avec l'armée israélienne, auront été nécessaires pour tourner ce documentaire.

Un récit de 90 minutes où l'histoire d'un petit garçon et de sa famille se fond dans celle de la résistance d'un village palestinien.

Au départ, ce père de famille n'avait pas l'intention de réaliser un documentaire. Il immortalisait la vie du village « pour le futur, car un jour la lutte pour garder la terre sera achevée et parce qu'il faut garder une trace des actions menées dans ce but ».

Au fil du temps, Bil'in fait l'objet d'une médiatisation intense en Israël. Tous les vendredis, les villageois se rendent près de la clôture pour manifester leur désapprobation de voir certaines de leurs terres, situées de l'autre côté de la frontière métallique, confisquées au profit de colons israéliens.

De plus en plus d'activistes venus du monde entier et d'Israël les accompagnent lors de la marche hebdomadaire, non-violente. [Un site Internet est créé](#)<sup>[3]</sup>, de nombreux journalistes et réalisateurs se pressent sur place le vendredi. Emad Burnat songe alors à réaliser son propre documentaire. Années après années, il filme son fils et se professionnalise :

« Les caméras que j'ai utilisés, qui étaient de plus en plus perfectionnées, ont grandi en même temps que Jibreel ! »

### Personnaliser pour « capter l'attention »

Il faudra tout de même attendre 2009 pour qu'il téléphone à [Guy Davidi](#)<sup>[4]</sup>, réalisateur israélien déjà auteur de plusieurs documentaires critiques envers la politique israélienne, pour lui faire part de son projet. Les deux hommes se sont rencontrés à Bil'in, où Guy Davidi a séjourné pendant plusieurs mois.

---

## « Cinq caméras brisées », du film amateur au docu israélo-palestinien

---

Le réalisateur accepte de collaborer, bien qu'il avait auparavant toujours refusé de faire un documentaire sur la mobilisation de Bil'in, vu le grand nombre de reportages déjà produits sur le sujet.

Il accepte, à condition de donner au long-métrage une dimension très personnelle :

« On montre une manifestation c'est bon, une deuxième c'est bon, une troisième, c'est embêtant. Il fallait trouver un autre moyen de capter l'attention du public. »

### La violence, à laquelle les enfants s'habituent

Emad Burnat, co-réalisateur palestinien du documentaire « Cinq caméras brisées » (Marie Kostrz/Rue89)

Et ça marche. En filmant son fils grandir, mais aussi sa famille et ses proches, Emad Burnat montre que le quotidien du village est inextricablement lié à celui des colonies et de la lutte engagée contre elles. Proches géographiquement, elles sont constamment à l'arrière-plan des scènes filmées.

A travers une virée familiale dans les champs de la famille, situés de l'autre côté de la clôture dont le passage est contrôlé par l'armée israélienne, il raconte la difficulté d'accéder à ses propres terres.

A travers les arrestations de plusieurs de ses frères, il dénonce le harcèlement des soldats contre ceux qui ont pourtant fait le choix de ne pas prendre les armes pour défendre leur terre, le mouvement étant non-violent.

A travers son fils, qui regarde calmement les altercations entre l'armée israélienne et les villageois, il rend compte de la violence à laquelle les enfants sont habitués dès leurs plus jeune âge.

### « A n'importe quel moment du jour, de la nuit »

Son activité incessante de cameraman lui permet aussi de présenter au public des images rarement diffusées dans les médias : Emad Burnat est souvent réveillé en pleine nuit lorsque à partir de 2005 des enfants de 12 ou 13 ans sont arrêtés par l'armée israélienne.

Il est aussi là lorsqu'un colon envoie un crochet dans la figure d'un villageois qui s'oppose à l'arrivée de nouveaux bâtiments dans les terres avoisinant le village :

« Les cameramen étrangers viennent seulement le vendredi, pour la manifestation. J'ai filmé les habitants pendant la semaine, à n'importe quel moment du jour ou de la nuit. Je suis le seul à avoir ces images. »

La tension est omniprésente : dès qu'un véhicule israélien pénètre dans le village, une pluie de pierres s'abat sur lui.

### « Les soldats me connaissent »

Manifestations dispersées sous une averse de bombes lacrymogènes, balle tirée à bout portant dans la jambe d'un manifestant : la violence au quotidien fait aussi office de fil rouge, jusqu'à son paroxysme en 2008 : la mort filmée d'un ami proche, « el-fil » (l'éléphant, en arabe), abattu par une balle israélienne lors d'une manifestation :

« J'ai toujours tout filmé depuis 2004, cela m'a semblé important de garder cette scène au montage. »

Emad Burnat, qui commente les images qu'il a tournées, apparaît aussi à l'image : on le voit à l'hôpital, après un accident de voiture survenu lorsqu'il se rendait à une manifestation, ou à sa sortie de prison :

## « Cinq caméras brisées », du film amateur au docu israélo-palestinien

« Je filme constamment, au plus près des affrontements. Les soldats me connaissent et c'est évident qu'ils n'aiment pas mon activité. »

### Une production israélo-palestinienne « différente »

Guy Davidi, co-réalisateur israélien de « Cinq caméras brisées » (Marie Kostrz/Rue89)

Il n'a pas été facile pour Emad Burnat d'accepter de donner cette dimension personnelle au documentaire. Outre les conventions sociales palestiniennes, il n'était pas naturel pour l'homme de montrer sa femme et ses enfants à l'écran :

« La lutte du peuple palestinien est collective, j'avais peur que ce choix ne soit pas compris par les Palestiniens, que ce soit perçu comme une volonté de se mettre en avant. »

Guy Davidi a finalement réussi à le convaincre. Cette collaboration entre un Palestinien et un Israélien est aussi une dimension importante du film. Guy Davidi souhaite cependant qu'il ne soit pas perçu comme tel :

« Il y a beaucoup de productions cinématographiques israélo-palestiniennes, comme ["Ajami"](#) <sup>[5]</sup> par exemple. Mais c'est très différent car habituellement on voit l'identité des deux réalisateurs.

Là je souhaitais que le film soit centré sur Emad et la perception qu'il a de la mobilisation de son village. J'étais plus là pour mettre en forme, l'aider à écrire le script. »

### Un film très récompensé à l'étranger

Le travail en commun leur a valu à tous deux des critiques de la part de compatriotes qui ne comprenaient pas ce choix de travailler avec « l'ennemi ». Une question que les deux réalisateurs ont choisi de mettre de côté. Emad Burnat précise :

« La décision de travailler ensemble n'était pas politique. J'ai téléphoné à Guy parce que c'était un ami. Je ne serai pas allé voir un Palestinien que je ne connaissais pas sous le prétexte qu'on était de même origine. »

Prix de la réalisation au Festival de Sundance aux Etats-Unis, prix du public et du jury à celui d'Amsterdam, prix du Festival Eurodok en Norvège... « Cinq caméras brisées » raflent de nombreuses récompenses depuis sa sortie.

S'il est bien accueilli à l'étranger, qu'en est-il d'Israël et des territoires palestiniens, où il n'a pas été encore projeté ?

### « Tout le monde est complice ! »

Les deux hommes ne sont pas d'accord sur le pays où il est le plus important que le film soit regardé. Emad Burnat :

« En Palestine, les habitants connaissent la situation. L'important est de montrer le film au maximum de personnes en Israël et à l'étranger afin que la situation change. »

Guy Davidi est lui persuadé que la diffusion en Palestine est très importante :

« Cela peut convaincre que la non-violence peut marcher, puisque au final en 2011 la justice israélienne a ordonné la modification du tracé de la clôture en faveur des habitants de Bil'in [même si elle n'a pas été supprimée, ndlr] ».

---

## « Cinq caméras brisées », du film amateur au docu israélo-palestinien

---

Emad Burnat n'y croit pas. Mais tous deux considèrent cependant que le public étranger a toute son importance. Non loin de la terrasse où nous sommes installés est garée une camionnette appartenant à Veolia. Guy Davidi s'exclame :

« Veolia gère le chantier du [tramway](#) [6] de Jérusalem, qui va empiéter sur des territoires palestiniens. Tout le monde est complice ! »

### Une fin optimiste

Guy Davidi se réjouit qu'un juif new-yorkais conservateur, proche du gouvernement israélien, le plus à droite de l'histoire d'Israël, ait voulu diffuser son film dans son association. C'est pour lui un signe que le documentaire peut avoir un impact sur les personnes habituellement complaisantes avec la colonisation.

Et malgré la méfiance de la société israélienne envers les Palestiniens, il est content de voir le film programmé dans plusieurs festivals israéliens cet été, et qu'un contrat ait été passé avec un télévison du pays.

Une des dernières séquences du film montre les bulldozers arrachant la clôture contre laquelle le village s'est battu. Même si un mur en béton la remplace un peu plus loin, c'est une scène importante pour Emad, qui voulait attendre cet événement avant d'achever son film.

L'optimisme clôt le documentaire : alors qu'ils disposent d'un laisser-passer exceptionnel pour accompagner leur père qui se fait soigner à Tel-Aviv, Jibreel et son frère Taki-Ydin pataugent dans la mer, heureux de pouvoir goûter à une eau qui leur est normalement interdite d'accès.

### Liens

[1] [centrepompidou.fr](#) | Centre Pompidou - Five Broken Cameras - Art culture musée expositions cinémas conférences débats spectacles concerts | <http://bit.ly/HasDxV>

[2] [cinemadureel.org](#) | PALMARES - CINEMA DU REEL 2012 — Cinéma du Réel | <http://bit.ly/HasFpv>

[3] [bilin-village.org](#) | bilin-village.org | Découvrir Bil'in | <http://bit.ly/HasDy2>

[4] [imdb.fr](#) | Guy Davidi | <http://bit.ly/HasFpy>

[5] [fr.globalvoicesonline.org](#) | Israël : Le film "Ajami" porte un regard nuancé sur la société israélienne · Global Voices en Français | <http://bit.ly/HasGtt>

[6] [rue89.com](#) | Israël : enquête de satisfaction « raciste » dans le tram d'Alstom | Rue89 | <http://bit.ly/HasGtw>